

C'est pas des blagues



Alain-Noël Henri

# C'est pas des blagues

Histoires pour rire et pour penser

éditions  
ères

Conception de la couverture :  
Anne Hébert

Version PDF © Éditions érès 2013

CF - ISBN PDF : 978-2-7492-3745-9

Première édition © Éditions érès 2013

33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse, France

[www.editions-eres.com](http://www.editions-eres.com)

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. : 01 44 07 47 70 / Fax : 01 46 34 67 19.

## *Table des matières*

Préface, <i>Alcofribas Nasier</i> .....	9
Liminaire.....	13
Prolégomènes.....	27
Quelques miettes de théorie.....	89
Clinique de l'ordinaire.....	125
Manuel abrégé de vie en société.....	197
Un zeste d'anthropologie politique naïve.....	259
Histoires juste comme ça.....	301

*Le rire est une chose sérieuse,  
avec laquelle il ne faut pas plaisanter.*

Raymond Devos



## Préface

*Beuveurs tres illustres & vous Verolez tres precieux (car à vous, non à aultres sont dediez mes escriptz) Alcibiades en un dialogue de Platon, intitulé Le banquet, louant son precepteur Socrates sans controverse prince des philosophes entre aultres paroles le dict estre semblable es Silènes. Silènes estoyent iadis petites boites telles que voyons de present es bouticqs des apothecaires, pinctes au dessus de figures ioyeuses et frivoles, comme de Harpies, Satyres, oysons bridez, lievres cornuz, canes bastées, boucqs volans, cerfz limonniers, & aultres telles pinctures contrefaictes à plaisir pour exciter le monde à rire. Quel fut Silène maistre du bon Bacchus. Mais au dedans l'on reservoit les fines drogues, comme Baulme, Ambre gris, Amomon, Musc, zivette, pierres, et aultres choses precieuses. [...].*

*A quel propos, en vostre advis, tend ce prelude, & coup d'essay ? Par autant que vous mes bons disciples,*



Et quelques aultres folz de sejour lisans les ioyeux tiltres d'aulcuns livres de nostre invention, comme Gargantua, Pantagruel, Fessepinthe, La dignité des braguettes, Des poys au lard cum commento etc, iugez trop facilement ne estre au dedans traicté que mocqueries, folateries, Et menteries ioyeuses veu que que l'enseigne exteriore (c'est le tiltre) sans plus avant enquerir, est communément repceu à derision Et gaudisserie. Mais par telle legiereté ne convient estimer les oeuvres des humains. Car vo' mesmes dictes, que l'habit ne faict point le moine : Et tel est vestu d'habit monachal, qui au dedans n'est rien moins que moyne : Et tel vestu de cappe hispanole, qui en son couraige nullement affiert à Hispane. C'est pourquoy fault ouvrir le livre : et soigneusement peser ce qui y est deduict. Lors congnoistrez que la drogue dedans contenue est bien d'aultre valeur, que ne promettoit la boîte. C'est à dire que les matieres icy traictées ne sont tant folastres, comme le tiltre au dessus pretenoit. Et posé le cas, qu'on sens literal trouvez matieres assez ioyeuses Et bien correspondentes au nom, toutes-fois pas demourer là ne fault, comme au chant des Sirènes : ains à plus hault sens interpreter ce que par adventure cuidiez dict en guaieté de cueur.

[...] Mais veistez vo' oncques chien rencontrant quelque os medullare ? C'est comme dict Platon li. 2 de rep. la beste du monde plus philosophe. Si veu l'avez : vo' avez peu noter de quelle devotion il le

*guette : de quel soing il le garde : de quel ferveur il le tient : de quelle prudence il l'entomme : de quelle affection il le brise : et de quelle diligence il le sugce. Qui l'induict à ce faire ? Quel est l'espoir de son estude ? quel bien y pretend il ? Rien plus qu'un peu de mouelle. Vray est que ce peu, plus est delicieux que le beaucoup de toutes aultres pour ce que la mouelle est aliment elaboré à perfection de nature, comme dict Galen 3. facu. natural. & 11. de usu particu. À l'exemple d'icelluy vo' convient estre saiges pour fleurer sentir & estimer ces beaux livres de haulte gresse, legiers au prochaz : & hardiz à la rencontre. Puis pour curieuse leczon, & meditation frequente rompre l'os, & sugcer la substantificque mouelle.*

*M<sup>e</sup> Alcofribas Nasier<sup>1</sup>  
Abstracteur de Quinte Essence*

---

1. Alcofribas Nasier (anagramme et nom de plume de François Rabelais), ayant bien voulu honorer le présent ouvrage de cette préface – il est vrai qu'il n'a eu guère le choix –, n'a cependant vu aucun intérêt à le faire en d'autres termes que ceux-là, extraits du prologue de son ouvrage *La vie très horrificque du grand Gargantua, père de Pantagruel*, Lyon, François Juste, 1534.



## *Liminaire*

À l'époque de ma vie publique, je faisais un drôle de métier. Toujours le même métier en fait, mais sous divers alibis : enseignant, formateur, superviseur, animateur de groupes d'analyse de la pratique... Il s'agissait (ou c'était du moins mon ambition), de créer, par la magie de la parole, un biotope favorable à un travail d'appropriation, par les gens, de leur propre pensée, de leur propre histoire, de la vérité de leur propre vie.

Sans l'avoir jamais érigé en méthode – à vrai dire je n'ai jamais eu de méthode, j'ai même rêvé un temps d'écrire un *Discours de l'améthode* –, j'ai spontanément toujours émaillé mes improvisations d'évocations métaphoriques, et notamment de réminiscences de ce qu'il est convenu d'appeler des « histoires drôles », ou des « blagues ». La plupart, anonymes, provenaient bien sûr de ce grand fonds mythique que la tradition orale transmet en

permanence, et en permanence remanie au gré de l'actualité, des mutations sociales, et des terroirs d'appartenance. Pour d'autres, glanées au fil de mes lectures ou rapportées par citation, l'auteur était identifiable, mais une citation n'est jamais qu'un lambeau de pensée déjà extrait du contexte d'origine qui lui donnait son sens, encore provisoirement rattaché à son auteur (faut-il dire « à l'auteur de ses jours » ?) par un reste de remords révérenciel, et déjà candidat à la fusion dans le creuset d'une culture qui, appartenant à tous, n'appartient à personne en propre. D'autres encore étaient des saynètes de la vie quotidienne dont un proche, ou moi-même, avait pu être témoin.

Cette façon de travailler avait suffisamment, semble-t-il, marqué ceux qui l'avaient côtoyée pour que deux collègues et amis<sup>1</sup> éprouvent le besoin d'y consacrer un passage, dans les introductions qu'ils écrivirent respectivement à deux ouvrages auxquels nous avons collaboré : entreprenant ainsi de théoriser cette pratique spontanée...

Je me permets donc de les citer : « [...] rendre mine de rien, au travers de l'éclat de rire qui ponctue la chute d'une histoire drôle, le mot

---

1. Expression que l'une des deux, justement, définissait comme un oxymore : j'espère être cru si je plaide qu'ici l'exception confirme la règle.

d'esprit fécond pour la pensée de ses interlocuteurs<sup>2</sup> » ; « une histoire drôle qui, dans le raccourci et le rire qu'elle entraîne, pousse son partenaire à des sauts logiques, déplace les enjeux et dissout dans le même temps quelque aporie où il s'était fourvoyé<sup>3</sup> ».

Si l'on s'essaie à poursuivre plus avant la théorisation, au second degré, de la fonction, dans le travail de théorisation, de ce *witz*, dont les rapports avec l'inconscient ne sont plus un mystère pour personne, on se doit aussitôt de réfléchir sur la fonction du rire qui est bien, en prenant au pied de la lettre la citation de Devos qui ouvre ce livre, « une chose sérieuse avec laquelle il ne faut pas plaisanter ».

De Bergson à Jeanson, les théories du rire dont j'ai eu connaissance, pour pertinentes qu'elles soient, ignorent un élément qui m'a toujours paru essentiel : son lien à l'angoisse. De quoi rit-on, si ce n'est de tout ce qui envahit de terreur – la folie, le sexe, la fragilité de la langue, l'étrangeté, la répétition... Plus précisément, le

---

2. P. Mercader, A.-N. Henri (sous la direction de), *La formation en psychologie. Filiation bâtarde transmission troublée*, Lyon, PUL, 2004, p. 15.

3. G. Gaillard, A.-N. Henri, O. Omay, *Penser à partir de la pratique*, Toulouse, érès, 2009, p. 8.

rire survient au point précis où s'entrevoit la possibilité d'exorciser l'angoisse en en réintégrant la source, simultanément, dans l'espace du jeu et dans la communauté humaine en tant qu'espace de l'échange symboligène.

Les racines biologiques et éthologiques du rire sont parfaitement congruentes à ce statut, puisqu'elles inclinent à y voir la conjonction entre, d'une part une décharge clonique massive ponctuant la levée de la contracture hypertonique qui accompagne « l'étreinte » de l'angoisse ; et d'autre part le sourire, cette variante propre aux primates du signal de reconnaissance, attesté chez tous les animaux nidicoles, entre la mère et son ou ses petits.

Ajoutons encore ce troisième ingrédient qu'est le jeu, précurseur de la pensée, qui permet de manipuler le réel à l'intérieur d'un espace protégé de tout danger métaphoriquement mortel : protégé symboliquement par les adultes pour l'enfant, et pour l'adulte, par la solidarité symbolique de toute l'humanité.

Si le sourire est ainsi par essence retrouvaille avec l'objet d'amour, le rire en apparaît dès lors comme une spécification : il est retrouvaille avec l'autre-humain en tant que porteur de cette connivence – la seule sécurité qui vaille contre l'angoisse de l'*unheimlich* –, et ce à l'instant même où l'on vient d'être frôlé par la menace de cette dernière.

Ainsi ne rit-on jamais seul, même si c'est parfois avec des objets intériorisés qu'on partage cette complicité. De la même façon d'ailleurs qu'un humain ne joue jamais seul.

Dans ce contexte, à quoi rime d'émailler d'histoires supposées drôles un travail partagé de théorisation ? C'est qu'un tel travail a pour fonction de déplacer quelque chose dans le système des évidences acquises, de le mettre donc en danger, et avec lui sa fonction psychique de garantie contre les fantasmes angoissants : toute vérité naissante est en soi paradoxale, au sens étymologique (*πὰρὰ δόξῃ*, *para doxè* : à côté de l'opinion) ; et même si elle peut se retrouver adoptée à terme (parfois très court et parfois très long), parce qu'elle apporte en fin de compte plus de sécurité qu'elle n'en détruit, elle suscite toujours en premier lieu une légitime résistance. Psychiquement dangereuses sont les vérités qui n'ont pas eu le temps de prouver leur pouvoir apaisant.

C'est dans ce premier instant, ce redoutable point de transition où le premier trapèze est déjà lâché et le second encore hors de portée de main, que la plaisanterie contrebalance l'effet paradoxal, en restaurant la complicité entre les humains présents, et à travers eux, toute la communauté humaine.

\* \*  
\*



En guise de cadeau pour ma retraite, l'un de mes plus fidèles et plus futés compagnons de route (on me permettra de nommer ainsi indifféremment ceux que la taxinomie universitaire répartissait artificiellement en « collègues » et « étudiants ») m'offrit une recension, faite de mémoire, de ces confettis chinés au fil des années. C'est ainsi que naquit l'idée d'en publier un recueil.

Bien des raisons militaient contre cette idée, qui toutes se ramènent au même constat : ce qui brille, pétille excite, dans le feu de l'échange verbal, et même encore, parfois, broché sur un exposé écrit à un point topique de son développement, devient, isolé, étiqueté, aligné sur des rayons, aussi terne et misérable qu'un caillou chatoyant ramassé au fond d'un ruisseau, une fois qu'il est sec, ou qu'un chapiteau volé à une chapelle romane dans la villa tape-à-l'œil d'un nouveau riche.

Même les meilleurs recueils de blagues, comme les meilleures brocantes, ou même les meilleures anthologies et les meilleurs musées, suscitent ainsi, en sourdine, une discrète mélancolie : comme de luxueuses décharges publiques où s'entassent des morceaux de vie, exilés du contexte qui les faisait, justement, vivants.

Il en était ainsi de ces histoires qui émergeaient spontanément dans des débats, voire de

simples conversations, pour accompagner la transition entre des narrations de faits et la construction d'énoncés abstraits relevant de la théorie émergente.

Pourquoi alors décider finalement de les fixer sur du papier et de les envoyer ainsi vers des lecteurs inconnus dont on ignore tout ?

Parce que l'argument prouve trop... Un musée, une brocante, ce sont aussi des endroits où chacun peut s'émerveiller d'une trouvaille, qu'il détourne de son terroir d'origine perdu pour la réacclimater dans son biotope à lui, et donc la transformer radicalement – tant il est vrai que la réalité d'un objet n'est pas constituée par ses qualités intrinsèques, mais par la toile incertaine et mouvante de ce qui le relie à d'autres objets, et plus encore aux sujets qui le constituent en objet. Un livre n'est d'ailleurs pas autre chose ; une sorte de solderie où chaque lecteur fait à son gré son marché...

Et, en allant plus loin, il est de la nature même de la transmission d'opérer en émiettant d'abord la cohésion d'un contexte, pour s'en approprier des fragments par des réarrangements inédits, comme la digestion qui doit casser des molécules étrangères pour fabriquer des molécules spécifiques. Ajoutons que ne peut être transmis que ce qui a encouru le risque d'être perdu, et que les trésors trouvés dans les brocantes n'existent que par

les multitudes de leurs voisins tristement abandonnés à jamais. Que faisais-je d'ailleurs d'autre en laissant l'association libre puiser dans mon stock d'histoires pour projeter sur le débat du moment un dérangeant éclairage latéral ?

Ici se posait pour moi la question d'adjoindre ou non des gloses explicitant à quelle « leçon » j'associais telle ou telle histoire. Me revenait alors en mémoire mon abatement à la lecture des fables d'Ésope, gâchées par la petite phrase qui les clôt toutes mécaniquement : « Ὁ μῦθος δέλοϊ ὅτι – *O muthos deloï oti...* » – « La fable montre que... » Tiens, justement, une blague parmi les innombrables qui tentent de comparer les nationalités au profit évidemment des Français (je suppose que chaque nation le fait de son côté) : « Quand on raconte une histoire à un Français, il rit une fois ; à un (mettez ici l'étranger qu'il vous plaît...), il rit deux fois : quand on la lui raconte et quand il comprend ; à un [...], il rit trois fois : quand on la lui raconte, quand on la lui explique et quand il comprend ; et enfin à un [...] : lui aussi ne rit que deux fois, quand on la lui raconte et quand on la lui explique. » Bref j'avais peur en glosant les histoires que mon lecteur s'imagine que je le prends pour imbécile.

J'avais aussi imaginé de les renvoyer en fin d'ouvrage, comme des notes, laissant au lecteur le choix de rester sur la saveur de la blague ou, en

allant voir la glose, de se recoller au boulot parce que la récré n'a qu'un temps. Mais ce n'était pas non plus satisfaisant. D'abord pour des raisons matérielles, car je tenais à ce qu'il y ait le plus souvent possible une seule histoire par page, si bien que cette solution alourdissait l'ouvrage à l'excès. Mais aussi parce que ça ressemblait un peu trop aux solutions, en fin de recueil, des mots croisés ou des récréations mathématiques.

Le choix n'était donc plus qu'entre adopter la forme classique du « recueil d'histoires » comme il en existe un grand nombre, avec entre eux bien entendu une forte redondance. Ou publier les gloses sur la même page que les histoires : avec l'espoir que les lecteurs sauront ne pas y voir l'outrecuidante proposition d'une interprétation univoque et en quelque sorte obligatoire. On verra d'ailleurs, à la lecture, qu'il m'est arrivé parfois de faire plusieurs lectures de la même. Pour reprendre la métaphore de la brocante, disons que les objets ici posés en étalage ne sont ni des histoires drôles, ni des propositions présumées sérieuses, mais, en vrac, des exemples de liens possibles entre les unes et les autres... Ni le premier trapèze, ni le second, mais des instantanés, pris au vol, du suspens aérien de l'acrobate entre les deux. À chacun d'y trouver, avec un peu de chance, quelque usage profitable.